R. 3. 76
POESIA
ASSEGNA INTERNAZIONALE
IRETTA DA
SEM BENELLI
F.T. MARINETTI
ILANO
REDAZIONE
VIA SENATO 2
V. PONTI
ALBERTO
MARTINI
1905
Marzo
1905
N. 2

IL TRIONFO DI "POESIA,,

GIUDIZII DI PAUL ADAM, GUSTAVE KAHN, STUART MERRILL, FRANCIS VIELÉ GRIFFIN, COMTESSE DE NOAILLES, RACHILDE, HÉLÈNE VACARESCO E DEI MAGGIORI GIORNALI EUROPEI.

L'esito che la nostra Rassegna ha ottenuto — ci sia consentito dirlo — è stato trionfale.

Il primo fascicolo si è interamente esaurito, in modo da lasciare insoddisfatte molteplici e replicate richieste di librai di ogni luogo. Questa calda accoglienza è riassunta nel giudizio che illustri personalità della letteratura e del giornalismo internazionale hanno espresso e che noi qui riproduciamo in parte, per dimostrare la feconda vitalità di questa nostra Impresa.

Mars, 1905.

A F. T. Marinetti.

CHER AMI,

D'affreuses migraines neurasthéniques m'ont empêché de vous écrire aussitôt que je l'eusse désiré.

Le premier numéro de **Poesia** *est un superbe chef-d'œuvre collectif de la pensée latine.*

Vous, Gabriel D'Annunzio, Catulle Mendès et Madame de Noailles ont merveilleusement exprimé le génie des Méditeranéens. Si vous pourrez ainsi réunir fréquemment les meilleures mentalités le nos races, vous aurez bien mérité de l'avenir et de l'histoire.

Fervemment à vous

PAUL ADAM.

MON CHER MARINETTI,

C'est avec un vif plaisir que je salue en **Poesia** *une revue dédiée toute entière aux beaux rythmes et à la fleur du monde, la Poésie. Que vous avez raison, en votre jeune enthousiasme, d'en être le servant obstiné et exclusif, d'en être l'apôtre opiniâtre. Vous en avez le droit, vous qui savez écrire les beaux vers épiques, qui avez créé ces belles méthaphores continues de la* Conquête des Etoiles *et de* Destruction.

Je souhaite à **Poesia** *beaucoup de poèmes comme le vôtre, où s'allie à la richesse du lyrisme, sa souplesse.*

Malgré que foisonnent en poésie comme en tout art, le sages habiletés qui se conforment trop précisément aux modèles des aînés et des maîtres, en en suivant non point tant l'esprit, que la lettre de leurs enseignements, le vers libre triomphera. Il a conquis, lors de son apparition, il y a quelques vingt ans, l'élite des poètes, il fera encore de nombreuses recrues, parmi les jeunes gens qui en composent l'essence libératrice hors des anciennes mnémotechnies.

Vos amis savent combien les poètes du vers libre sont empressés à louer la beauté partout où ils la rencontrent. Ils aiment les maîtres du passé, dans leurs fécondités et leurs originalités.

Ils ont repris sans solution de continuité l'œuvre de liberté lyrique, là où le romantisme l'a laissé, ils ont donné tous leurs efforts à acquérir de nouvelles beautés à la poésie française, et c'est pourquoi ils ont été, hors de France, entendus. Ils ne seront point les derniers a féliciter de leur ardente initiative les créateurs de **Poesia.**

Croyez que pour ma part je fais les vœux les plus vifs pour que s'augmente encore votre beau succès, et trouvez ici, cher ami, l'expression de ma grande sympathie artistique.

GUSTAVE KAHN.

A F. T. Marinetti.

CHER MONSIEUR

. . . .

Rien n'est plus utile au point de vue de la fraternité internationale que le libre-echange des œuvres de l'esprit.

Depuis quelques années nous avons vu paraitre diverses revues internationales, où chaque écrivain s'exprimait dans sa langue natale : Arte *de* Coïmbre, Pan *de* Munich, Cosmopolis *de* Paris. *L'originalité de* **Poesia** *c'est d'exclure de ses pages, je ne dirai pas la prose, mais le prosaïque. Et je félicite ses hardis directeurs, car la poésie est la langue universelle. Lorsque vous désirez apprendre une langue étrangère, je veux bien que vous feuilletiez un manuel quelconque pour assurer, le cas échéant, le repos de votre estomac, mais vous ne surprendrez l'âme d'une race que dans les œuvres d'un Dante, d'un Ronsard, d'un Shakespeare ou d'un Gœthe. Laissons donc aux bas usages de la vie commerciale le volapük, l'esperanto et la langue bleue, et vénérons, que-dis-je essayons, chacun de nous, d'illustrer la langue où il apprit à penser, à aimer et à chanter.*

C'est par la confédération des langues que se formera ce que Gœthe appelait la Welt-Litteratur.

. . . .

A vous, personnellement, je souhaite un complet succès. Vous avez entrepris une œuvre vraiment digne de réussir et qui ne peut qu'exciter et enrôler nos enthousiasmes lyriques.

Pour ma part, je vous remercie, mon cher confrère, de m'avoir convoqué à votre belle fête d'art, et vous prie de croire à toute ma sympathie personnelle et littéraire.

Votre

STUART MERRILL.

Mars, 1905.

A F. T. Marinetti.

MON CHER POÈTE,

Votre tentative est des plus nobles et des plus belles; j'y applaudis.

C'est avec plaisir que je vous envoie ces vers pour **Poesia.**

. . . .

Récevez, mon cher Poète, avec mes vives félicitations pour votre œuvre de propagande poétique, l'expression de ma haute sympathie d'art pour vos œuvres dont je connaissais plusieurs et que vous avez eu l'aimable pensée de m'adresser.

FRANCIS VIÉLÉ GRIFFIN.

Paris, Jeudi 2 Mars.

CHER MONSIEUR MARINETTI,

. . . .

. . . .

Ces beaux chants alternés, italiens et français, font songer à ces duos quelquefois entendus au théâtre, et où Juliette et Roméo, Yseult et Tristan ne parlent pas la même langue et pourtant s'entendent, se charment divinement.

Cette Revue dédié à la Poesie est pour nous tous une œuvre énivrante; et quel beau cahier que celui qui s'ouvre par un chant de Gabriele D'Annunzio, poète du ciel, de la terre, de la mer, et de l'air, « appelé à la domination du monde, » — et où l'on voit luire, signée du Directeur de **Poesia,** *de vous, Monsieur, une Aube Japonaise délicate et violente, où se mêlent deux de vos dons précis, l'intensité et la tempête, —: source d'un bleu dénse et pur, qui, sans se diluer, joue dans la vaste mer.*

Je vous prie, cher Monsieur, de croire à toute mon admirative sympathie.

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.

Paris, le 1er Mars. 1905

Ce que je pense de **Poesia**? *Mais ce que nous en pensons tous ici, c'est qu'une fois de plus, à travers les siècles, les mondes et la nuit noire la flèche du rêve terrasse l'hydre des basses réalités, mon cher Monsieur Marinetti!*

Donc, soyez glorifié pour cet exploit.

RACHILDE.

Palais Stourdza.

A F. T. Marinetti.

CHER POÈTE ÉCLATANT,

Je tiens le premier numéro de **Poesia**! *Votre Idée est déjà une triomphatrice. Le vœu de réunir les chants des plus nobles aèdes est digne de vous qui chantez si noblement parmi eux.*

Vous savez à quel point vos poèmes houleux, forts et magnifiques me sont chers. L'unanime succès de votre entreprise retentit de toutes parts, et de loin je vous crie: Ave, ô Poète!

HÉLÈNE VACARESCO.

GIUDIZI DELLA STAMPA.

The Editors of « Poesia » the new international review published this month in Milan are to be congratulated upon the appearance of so unique a magazine. Devoted entirely to poetry hitherto unedited, the contents of the present number is simultaneously representative of contemporary poetic thought in Italy, France and England. The list of contributors is strong. Gabriele d'Annunzio possesses the place of honour with his wonderful Dalla Tragedia « La Nave ». Gustave Kahn contributes some delicate lines entitled « Le refuge des amoureux ». F. T. Marinetti, a translation of whose magnificent poem « The Life of the Sails » is wellknown in England, now describes in French verse the colour and beauty of a Japanese morn.

Among other contributors whose lines grace this strange and interesting volume should be mentioned Paul Adam, S. Benelli, Arturo Colautti, Camille Mauclair, Catulle Mendes with his charming « Sonnets d'Italie », Vitaliano Ponti, the Comtesse de Noailles, Henri de Régnier and many other continental writers. The modern English school of poetry is represented by Miss Laurence Alma Tadema with some thoughtful lines on Winter and Mr. Fred G. Bowles with his striking stanzas « The Tent by the Lake ». Alberto Martini is responsable for an effective allegorical cover to this latest publication. The London agents are Hatchards, Hachette & Co., and Lawley & Co.

« *Pall-Mall Gazette* ».

La rassegna *Poesia* di cui annunziamo la pubblicazione, è uscita oggi a Milano in ricca veste tipografica; sulla prima pagina sta come motto il dantesco

Ma qui la morta poesia risurga.

V'ha un frammento della *Nave* di Gabriele D'Annunzio, un brano del poema *Un figlio dei tempi*, di Sem Benelli, di cui parleremo fra breve, la prima parte d'un poemetto in endecasillabi sciolti di Arturo Colautti, intitolato *La conquista, canto dei pleniluni*; d'Ettore Moschino vi sono quartine dette *Il Canto della pace notturna*, di Vitaliano Ponti *Il Distruttore*, distici; di Térésah novenarii tratti dal poema *Armonie*, di Ceccardo Roccatagliata-Ceccardi frammenti del poema *Il Viandante*. Come si vede, i nostri poeti si dànno ai poemi: si vuole forse abbandonare la lirica? Non temete o non sperate: chè si tratta di poeti lirici.

Due illustri scrittori francesi, Paolo Adam e Catullo Mendès hanno inviato versi, Paolo Adam con questo saluto augurale: *Je dédie ces vers à la gloire de « Poesia »*, e il Mendès scrivendo: *Je dédie ces vers au triomphe de « Poesia »*. Facciamo nostro l'augurio.

Del Mendès abbiamo due sonetti, *Sonnets d'Italie*, buoni, specialmente il primo, *L'heure torride*, dettato *entre Vérone et Padoue*. V'ha pure un sonetto di Eduardo Schuré *La mélodie incarnée*, v'ha una bella lirica di quel fortissimo poeta ch'è Gustavo Kahn, veramente originale, veramente moderna.

Degna d'interessamento è *L'Aube Japonaise* del Marinetti, dedicata a Giovanni Pascoli. E infine oltre a liriche di Camillo Mauclair, della contessa di Noailles, la delicata musa aristocratica, degl'inglesi Bowles e Lorenzo Alma Tadema, due poemi in prosa d'Enrico de Reguier, un maestro, e dell'audace Rachilde.

Il fascicolo si chiude con brevi e vivaci prose polemiche, *Per l'Onore e per la Storia*, e con un medaglione del Pascoli colla firma S. B. ch'è quella di Sem Benelli, condirettore: a lui e ai suoi valorosi compagni Vitaliano Ponti e F. T. Marinetti i nostri rallegramenti per questa geniale pubblicazione destinata a prospera fortuna.

DOMENICO OLIVA.

« *Giornale d'Italia.* »

È uscito di questi giorni, a Milano, in veste sontuosa, il primo numero della rassegna internazionale *Poesia*, diretta da tre giovani nostri poeti: F. T. Marinetti, Sem Benelli, e V. Ponti. Il motto col quale la rassegna s'apre, è altamente augurale: « Ma qui la morta poesia risurga ». E il numero mantiene degnissimamente la promessa.

Dalla tragedia *La Nave*, alla quale attende Gabriele d'Annunzio, è pubblicata parte del prologo; una robusta evocazione della gente gratica raccolta a parlamento, nell'Arengo, presso gli estuarii, dopo la caduta di Aquileia, allor che l'amore e l'ardore di Marco Gràtico spingono il popolo alla conquista del mare per la libertà perpetua dei Veneti; momento storico possente che dell'Adriatico doveva fare il golfo di Venezia. Seguono una magnifica lirica di Arturo Colautti, un canto di Ettore Moschino, di purissima forma, un eletto brano poetico di Térésah e frammenti di Ceccardo Roccatagliata Ceccardi d'un poema *Il Viandante* chiaro d'imagini e molle di profumi.

Poichè la rassegna è internazionale, questo primo numero comprende i più chiari nomi della letteratura francese, da quel Paul Adam costruttore meraviglioso di romanzi e ispirato cultore di versi, a Edouard Schuré lo spirituale scrittore del *Théâtre des âmes*, di cui è apparsa ultimamente un'opera su Leonardo, della Contesse de Noailles e Gustave Kahn, dal nostro

Camille Mauclair a Catulle Mendès, nomi giovani all'arte e nomi celebrati, raccolti e quasi direi fusi, nell'armoniosa veste di *Poesia*, che oltre ai due inglesi Bowles e Alma Tadema, si completa di tre brevi liriche dei suoi direttori: Sem Benelli, con un frammento del suo recente poema *Un figlio dei tempi*, di cui parleremo ampiamente, audace d'ispirazione e robusto di forma, F. T. Marinetti, con una *Aube Japonaise*, squisita d'imagini e di colori, e V. Ponti con dei distici di classica fattura.

In copertina, *Poesia*, racoglie le adesioni di Giovanni Pascoli, di Giovanni Marradi, di Guido Mazzoni, di Adolfo de Bosis e di Léon Dierx, che alla morte di Stefano Mallarmè fu acclamato, in Francia, *Prince des poètes*. Sem Benelli vi discorre del Pascoli, che Sacchetti rappresenta in pochi tratti nervosi. E la rassegna apre un primo concorso per la miglior poesia scritta in lingua italiana, di qualunque argomento, genere e metro, con un premio di 500 lire.

Una tale pubblicazione, in Italia, dimostra un troppo meraviglioso sforzo perchè non debba essere degnamente aiutata anche dalla stampa. Vada questo augurio agli amici milanesi anche come una promessa.

« *Avanti!* »

Poesia, la nuova rivista, che si aspettava con una certa curiosità, è uscita a Milano. Il primo fascicolo si presenta elegantemente in forma d'album più che di rivista, il che aggiunge originalità al tentativo geniale di tre giovani poeti: F. T. Marinetti, Sem Benelli, Vitaliano Ponti. Questo periodico non intende ricevere che versi inediti e ha carattere internazionale. Al suo appello risposero con entusiasmo poeti italiani e stranieri: infatti questo primo saggio s'apre con una scena della futura tragedia di G. d'Annunzio « La Nave » e contiene la prima parte di un nuovo poema di Arturo Colautti, un'ispirata lirica di Paul Adam, due squisiti sonetti di soggetto italiano di Catulle Mendès, versi elegantissimi di Edouard Schuré, della contessa di Noailles, di Mauclair, l'originale « Aube Japonaise » di F. T. Marinetti, una forte poesia di Gustave Kahn, ed altre ancora che portano le ben note firme di Sem Benelli, Moschino, Ceccardo-Roccatagliata e Teresah, e persino due strofe dell'illustre pittore Alma Tadema. *Poesia*, apre pure una gara con premio unico di L. 500 da aggiudicarsi alla miglior lirica italiana di qualsiasi metro e qualsiasi argomento.

« *Illustrazione Italiana.* »

E uscito con molta ricchezza di tipi, di incisioni e di testo il primo fascicolo della nuova rivista *Poesia*. Ecco l'elenco esatto, dei collaboratori di questo primo numero nell'ordine di stampa, che segue al possibile come dice la stessa rivista l'ordine alfabetico dei nomi: Gabriele d'Annunzio, con un frammento della *Nave*, Paul Adam, Sem Benelli, A. Colautti, G. Kahn, E. Schurè, F. T. Marinetti, C. Mauclair, C. Mendes, E. Moschino, C.sse de Noailles, V. Ponti, H. de Régnier, Rachilde, H. Bowles, Térésah, C. Roccatagliata-Ceccardi, L. Alma Tadema. Come si vede, un sommario eccellente. Aggiungeremo per esattezza di cronisti che questo numero inizia un'inchiesta e bandisce un concorso con premio di 500 lire per la miglior poesia italiana. In copertina la testa di Giovanni Pascoli vigorosamente disegnata dal Sacchetti. Fra le note del fascicolo ne leggiamo una alquanto malinconica che constata la renitenza dei periodici letterari italiani, il nostro compreso, a pubblicare versi. Ma non è appunto tale renitenza la migliore giustificazione per le pubblicazioni sul tipo di questa *Poesia?* E allora perchè lamentarsene?

« *Marzocco* ».

Primo concorso di POESIA

Poesia bandisce un Concorso annuale italiano, fra i suoi soli abbonati, per la miglior poesia scritta in lingua italiana di qualunque argomento, genere e metro.

Il poeta prescelto riceverà in premio

Lire 500;

ed una targa appositamente incisa e scolpita in argento.

Poesia darà tutto il suo appoggio al vincitore: pubblicherà il suo ritratto, la sua biografia e, al posto d'onore in prima pagina, i versi premiati.

I manoscritti devono essere inviati alla Direzione *via Senato, 2, Milano*, non più tardi del 30 aprile 1905.

Ogni manoscritto deve recare, come per firma, un motto che sarà ripetuto su una busta *non trasparente e ben suggellata*, contenente il nome del poeta e la ricevuta del proprio abbonamento.

I versi saranno giudicati dai direttori di Poesia:

SEM BENELLI, F. T. MARINETTI, VITALIANO PONTI.

Per abbonarsi a **Poesia** basta inviare una cartolina vaglia di **lire dieci** alla Amministrazione, via Senato, 2 — Milano.

Prossimamente **Poesia** bandirà un grande concorso internazionale.

I direttori di **Poesia** ricevono gli amici e i visitatori il Giovedì e la Domenica dalle ore 10 alle 12.

L'Amministratore dalle 11 alle 12, ogni giorno.

Gli uffici di Direzione e Amministrazione sono in via Senato, 2 — Milano.

PUBBLICHEREMO NEI PROSSIMI FASCICOLI:

GIOVANNI PASCOLI. - *I gemelli.* — GIOVANNI MARRADI. - *Tito Speri.* — ADOLFO DE BOSIS. - *Esametri.* — FRANCIS VIELÉ GRIFFIN. - *Sarcophage.* — EMILE VERHAEREN. - *Tempête sur mer.* — FRANCIS JAMMES. - *Poésie.* — FRANCESCO CHIESA. - *Aracne.* — G. P. LUCINI. - *L'eterna canzone.* — PAUL ADAM. - *Le signe double.* — CATULLE MENDÈS. - *Les sept lacs*, (sonnets). — SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. - *Elégie d'Automne.* — CAPEL. - *Sonnet anglais.* — GUSTAVE KAHN. - *Lettre à Elle.* — MARIA STAR. - *Taormina.* - *La Cité de l'Impératrice.* — FRED. BOWLES. - *Lake Lyrics.* — ALBERT MOCKEL. - *Une nuit d'astres.* — K. ROSENVAL. - *Deux sonnets pour la Mousmé.* — MAD.LLE LUCIENNE KAHN. - *Chanson.* — FÉLICIEN FAGUS. - *La défaite du Sphinx.* - *Pantoum.* — DOMENICO OLIVA. - *Ode a Nietzsche.* — AURELIO UGOLINI. - *Grottesco d'inverno.* — JULES LAFORGUE. - *Chanson des sabots jolis.* — ETTORE MOSCHINO. - *Tristano e Isotta.* — CIPPICO. - *Il ritorno.* — ALFREDO ORIANI. - *Una festa da ballo.* — ALBERT SAINT-PAUL. - *Chanson gitane de l'Epousée.* — VALENTIN MANDELSTAMM. - *La petite fille.* — ECC. ECC.

POESIA pubblica solamente versi inediti. — Nella disposizione delle poesie segue al possibile l'ordine alfabetico dei nomi.

MA QUI LA MORTA POESIA RISURGA

LOU RENEGAT

IL RINNEGATO

I.

Jan de Gounfaroun, pres pèr de coursàri,
Dins li Janissàri
Sèt an a servi:
Fau, encò di Turc, avé la coudeno
Facho à la cadeno
Emai au rouvi.

Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.

Jan de Gounfaroun perdeguè paciènci,
E de sa counsciènci
Faguè bon marcat...
Ah! perdounas-ié, Segnour adourable!
Aquêu miserable
Es un renegat!

Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;

I.

Giovanni di Gonfaron, catturato dai corsari — nelle isole di Gianissarie — ha servito sette anni; — bisogna, in mezzo ai turchi, aver la pelle — fatta apposta per la catena — e per la ruggine.

Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne — val meglio che l'amore senza libertà.

Giovanni di Gonfaron perse la pazienza — e della propria coscienza — fece buon mercato.... — Ah! Perdonategli, Signore adorabile! — Questo sciagurato — rinnegò la fede!

Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; ma sulla montagna — mangiar le castagne — val meglio che l'amore senza libertà.

Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.

Jan de Gounfaroun lèu faguè fourtuno,
Car la Miejo-Luno
I fourban sourris;
E coupè de còu, belèu mai de milo,
E brulè de vilo
Coume un antecrist.

Giovanni di Gonfaron fece presto fortuna, — perchè la Mezzaluna — è favorevole ai pirati; — ed egli tagliò teste, forse più di mille, — e incendiò città — come un anticristo.

Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.

Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne val meglio che l'amore senza libertà.

II.

Dison qu'en estènt generau d'armado,
La tèsto enramado
Emé de lausié, —
La fiho dóu rèi, poulido e courouso,
E d'éu amourouso,
Un jour ie disié:

Dicono che a lui, divenuto generale d'esercito — ombreggiandogli il capo — un alloro fronzuto, — la figlia del re, leggiadra e brillante — e di lui accesa — dicesse un giorno:

« Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
E sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mens que l'amour sènso liberta.

« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — e sulla montagna — mangiar le castagne — val meno che l'amore senza libertà.

« Ai dins moun jardin uno verdo teso:
L'auro pounenteso
Jé canto à l'entour,
L'aureto de mar, l'auro fresqueirouso,
Que di tuberouso
Escampo l'óudour.

« Ho nel mio giardino un verde viale; — il vento di occidente — vi canta intorno, — il vento del mare, la fresca brezza, — che di tuberose — spande l'odore.

« Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;

« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — e sulla montagna — mangiar le castagne — val meno che l'amore senza libertà.

E sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mens que l'amour sènso liberta.

« I'a, souto la teso, un banquet de mabre
Contro un argelabre:
Te i' espère aniue.
Ièu te mandarai moun vièi esclau negre:
N'as que de lou segre
En barrant lis iue.

« V'ha, nel viale, un banco marmoreo — presso un acero; — te stasera lì aspetto. — Io ti manderò il mio vecchio schiavo negro: — tu non devi che seguirlo — chiudendo gli occhi.

« Bèure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mens que l'amour sènso liberta. »

« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — e sulla montagna — mangiar le castagne — val meno che l'amore senza libertà. »

III.

Quau vous a pas di qu'estènt à l'espèro
De l'ouro prouspèro
Sus lou ribeirès,
Jan, d'un bastimen preste au descampage
Entènd l'equipage
Canta marsihés:

Ora dovete imaginare ch'essendo in agguato — dell'ora prospera — sulla riva del mare, — Giovanni, da un bastimento pronto a levar l'àncora — sente l'equipaggio — cantare in marsigliese:

« Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoument la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta. »

« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne — val più che l'amore senza libertà. »

Coume l'aigo gisclo à-n-un cop de remo,
Un flot de lagremo
Crèbo soun cor dur;
Lou despatria pènso à la patrìo,
E se desvarìo
D'èstre emè li Turc.

Come l'acqua balza a un colpo di remo — un'ondata di lacrime — spacca il suo cuor duro — l'esule pensa alla patria — e torbido si rimprovera — d'essere con i turchi.

Bèure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;

Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto — ma sulla montagna — mangiar le castagne — val meglio che l'amore senza libertà.

Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.

E sèns demanda quant vau ni quant costo,
Vitamen acosto
Lou pichot lahut;
E laisso la bello à soun banc de mabre,
Lou turban, lou sabre,
E tout lou bahut.

Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.

Pièi, coume partié, dre sus la tartano:
« Adiéu, ma sultano!
Digué lou fena;
As fa 'n paradis de moun purgatòri,
Mai, dòu languitòri,
Me fau enana.

Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta!

Car nosto Prouvènço es talamen bello
Que se la rapello
Tau que noun lou crèi:
Nous amourousis e nous descounsolo,
Levant de cassolo
Li fiho de rèi.

Bèure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.

F. Mistral.

E non considerando quanto gli può costare il viaggio, — subito s'avvicina — al piccolo naviglio; — e lascia la bella al suo banco marmoreo, — il turbante, la sciabola e tutto il corredo.

Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne — val meglio che l'amore senza libertà.

Poi, siccome partiva, eretto sulla tartana: — « Addio, o mia sultana! — dice il sacripante. — Tu hai fatto del mio purgatorio un paradiso, — ma per la nostalgia — mi tocca partire.

« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne — val meglio che l'amore senza libertà. »

Poichè la nostra Provenza è così bella — che se la ricorda — ancora chi non lo crede: — ci rende amanti inconsolabili di lei — facendosi abbandonare persino — le figlie dei re.

Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne val meglio che l'amore senza libertà.

Traduzione di ***Vitaliano Ponti.***

IL CONSOLATORE

Eccomi, disse, vieni entro le porte
meravigliose, accedi alla sovrana
luce di quella cerula e gioconda
domenica sui colli, ove cresceano
le rose dell'infanzia. — È offerta vana;
so che tutte le rose ormai son morte.

Ebbene, inoltra, e troverai le belle
sponde sonore ricingenti i fiumi
favolosi, e le greche are, e le driadi
danzanti al lume degli astri. — Le ninfe
per sempre imprigionate entro i volumi
più non danzano al lume de le stelle,

nè offrir le inebrianti anfore ponno.
Ben altri io cerco dilettosi beni.
Oh ricordar tutti i clamori e tutte
le mortali stanchezze e aver riposo
in un altro silenzio! — Eccomi; vieni! —
E ne' suoi gorghi mi travolse il sonno.

Vittoria Aganoor Pompili.

APOLOGIA

a Virgilio Talli

Veleno dolce, malattia piacente,
laccio mortal di bell'esca coperto,
o Fama stolta, il seno tuo m'è aperto
dinanzi, e la tua bocca m'acconsente!

Ma poi ch'io sono di tue grazie esperto,
dono non ti farò della mia mente:
troppo ella sdegna soddisfar la gente,
che tuo piacere m'ha più volte offerto.

L'opera ch'io foggiai, sí come volle
natura, che mi fece sì diverso,
è nata per un più gagliardo abbraccio.

Bene ella sente nelle sue midolle
fresco il succo vital dell'universo,
e si nasconde con sua gloria in braccio.

Sem Benelli.

A FACE IN A CROWD

A level glance of wistful, exquisite eyes
Deep into mine one instant, then down-cast;
Perchance a sigh, upon the tumult passed;
A face like some sweet song made woman-wise,

Then gone. And for my heart's forlorn emprise
That hath its long-sought guerdon found at last
I build a citadel, to hold thee fast
Lest life should swoon with impotent good-byes.

In wondrous fashion, through the inviolate night
When no estranging crowd our meeting mars
Thou callest me down winding, shadowy ways;

I see thy face, win secrets from thy gaze;
And waking, still I see it, tremulous, white,
Through the stern silence of the pitiless stars,

Wilfrid L. Randell.

LA CONQUISTA

Canto de' pleniluni

II.

Non forse i mondi, nel perpetuo giro
compagni al nostro, e come il nostro ligi
all'astro imperator che tutto move,
sono alberghi di vita? e non più vaghe
crescon lassù con altr'ordine proli
d'erbe e di bruti? e trionfal lignaggio
di genî alati e di giganti annosi
su quelle glebe non esulta o cade?
e nove Ateni e nove Rome in alto,
nobili e vaste più delle terrestri,
non corruscano al sole? e gl'ignorati
nostri germani, servi anch'essi a Morte,
poi che Amor d'ogni spera è cittadino,
spirtalmente non amano? e un' insigne
Arte, sorella all'Ideal perfetto,
non adoran cantando? e il suggellato
misterio della Vita con l'ingegno
più gagliardo non frangono? e alla Terra,
quasi a teatro di follie cruento,
nelle vedove notti senza velo
non intendono il ciglio vigilante?

In alto! in alto! come al cancellato
secolo il bardo occidental cantava;
in alto! in alto! e alle gioconde stelle,
ardenti cifre d'idioma eterno,
quasi a pupille trèmule d'amate
donne, nell'ora più propizia a' sogni,
leva l'infermo Desiderio il viso.
Novi Titani, loricati ancora
di superbia e d'invidia, accumulando
non più l'Ossa ed il Pelio contra Olimpo,
ma giogaie di numeri, a' gemmanti
pulvinari del ciel tenacemente
dan la scalata del Cronide i figli,
per discacciar dalle superne Case
l'ultimo inganno e l'ultima paura.
Ed ecco il nato dalla fiamma diva
l'estro ribelle, sciolto il reo sgomento
dell'Infinito, noverar s'attenta
i mondi effusi in radiosa polve,
e sulla lance del pensier secura
giustamente li pondera, sì come
orafo accorto con sue perle rare.

I vassalli del Sol pianeti erranti,
che nell'aprile della Istoria onori
trasser divini e simulacri e carmi
meravigliosi, e nelle età d'acciaro
con le discordie e con le nozze alterne
de' reami segnaron le fatali
vicende e degli umani, a una a una
le presagite concordanze arcane
con questa sororal Terra coeva
svelano al guardo, de' possenti armato

cristalli galilèi.

Raggiunto è omai
dall'infrenato Anelito il veloce
Mercurio, gaio in suo color di croco,
che gli concesse la balìa dell'oro;
e l'ancella del dì Venere glauca,
diamantina pupilla dell'aurora,
che alla notte sorride; e il piovoso
Marte, suffuso d'un fulvor di sangue,
che parve (ed era d'ogni mente ludo)
instigator di fratricidî orrendi;
e il magnifico Giove, ara de' cieli,
che meritava dalle genti nome
e reverenza e potestà di padre,
col festevole coro delle sette
figlie danzanti; e l'anular Saturno,
di caligini avvinto e di misteri,
quasi re scoronato, esule enorme;
e Urano verde, alle pupille ignoto
della vetusta Sapienza; e il fosco
remotissimo globo, divinato
per virtù numeral dell'intelletto,
sacro all'insonne iddio delle tempeste;
e il multiforme pallidetto stuolo
de' minori seguaci; e le stupende,
d'altro sol messaggere e d'altro empiro,
ben crinite sibille vagabonde,
non più ministre di spavento a' volghi,
ma di tripudio a' meditanti.

E il Sole,
maraviglia de' cieli e degli abissi,
d'ogni fortezza e d'ogni gioia fonte,
amor di tutte creature e arcano
di tutti gli evi, cui fu nome Adone,
redimito d'anèmoni, alle sirie
vergini ognor risorridente, dopo
suo letargo iemal simile a morte;
e Belo, lionino alti-raggiante
sulle torri eufratèe, tra danze ignude,
invocato signor de' nove troni;
e Osiride, succiso in bieca frode
dal tenebroso suo nimico; e Apollo,
citaredo dal grande arco d'argento,
placator d'ogni affanno; e Alcide, insigne
di fatiche maestro e di virtudi,
dall'amorosa sua vampa riarso;
ed Ormuzd certo del final trionfo
sugli angeli notturni; e Cristo istesso
vincitor della Morte e del Peccato;
il Sole, il Sole, l'immutabil Sole,
giovin canuto ed amator selvaggio;
il Sol canoro, il Sol letificante,
non più genio, nè dio, ma lume ancora;
re d'ogni re, pastor d'ogni pastore,
d'ogni esercito duce e padre d'ogni
padre; — da poi che il cercator polòno
lo liberò del tolomaico giogo,
nella gloria maggior zodiacale
alfin concessa a ciglio uman, tra immense
furie di luce e spasimi di fiamma,
la millenaria infermità palesa
nell'atre piaghe, ond'ha squarciato il petto,
come un augusto, che sua lebbra asconda
sotto la imperial clamide d'oro.

Arturo Colautti.

(Nel prossimo fascicolo sarà pubblicata la terza ed ultima parte di questo poemetto).

LA CARMELITANA

Quelle che son le suore del Carmelo
mai non levano i loro occhi su volti
umani, e sempre hanno i lor visi avvolti
dentro le fitte tenebre d'un velo.

Passano per il tacito ambulacro
del chiostro; per i taciti viali
di lor giardini: e come un batter d'ali
fa nelle intente orecchie il soggòl sacro,

sempre. Nelle preghiere antelucane
nei vespri, sempre quella ombra severa;
fino il cerulo ciel di primavera
bigio traspare alle Carmelitane:

e di lor volto non più mai mirato
si disperde per lor la ricordanza
come nell'infinita lontananza
di qualche irremeabile passato.

Sol, quando alcuna è morta, ecco del lino
sciolgon le vive il fronte alla sorella:
nella piccola chiesa ora posa ella
a tutti in vista, in calmo atto supino.

Poi che migrò lo spirito, la spoglia
sta tra ghirlande di conserte rose,
ella omai può le tris[illegible] umane cose
guardar senza peccato. È sulla soglia.

Può dunque con i chiusi occhi guardare
ella: l'anima è giunta ove attesa era;
cerulo alfine un ciel di primavera,
libero, immenso, a' chiusi occhi traspare.

II.

Musa, nobile Amica, ond'io sì spesso
tra l'ombre vane della mia tristezza
intesi il passo, simile a carezza
che pur quando è lontana anche è dappresso:

Musa che li orti dove io coltivai
qualche vigile fior di poesia
velata amasti e sotto l'orma pia
invermigliava il mio sangue rosai.

Musa non te mi rievòcan quelle
suore ch'io lessi in un vel chiuso andare,
tu ignota all'altre tue sorelle chiare,
remota tu da men pure sorelle?

Tu da' giardini tuoi non cari al mondo
lungi la Fama conclamar sue trombe
odi; ma un'eco d'ali di colombe
più consola il tuo cuor meditabondo.

E muovi con la tua fede, sottile
lampo che manda un alito d'incenso,
pensando al dì che libero alto immenso
rida a' tuoi sguardi un ciel primaverile.

Poi che tu vai quando l'ora scocchi
del tuo silenzio; quando tra i reclini
rosai all'ombra che non ha confini
la fiamma della tua lampa trabocchi;

quando avverrà che il tuo cor freddo posi,
Musa oh allora il tuo volto, il tuo mortale
volto sopra il lapideo guanciale
raggerà di una dolce apoteosi.

E vedran tutti come fosti bella
e pura e schietta e solitaria e grande,
e l'altre tesseran rose in ghirlande,
suore minori alla maggior sorella.

Tu sarai giunta allor, Musa, alle porte
della eterna bellezza; e il tuo piè mondo
che sonò lene per le vie del mondo,
echeggerà negli orti della morte;

canto d'immarcescibile coturno,
imperioso, nobile, sonoro,
che là ti guidi ove fan l'altre un loro
coro immortal sul gregge taciturno.

Cosimo Giorgieri Contri.

LE MATIN PASTORAL

EXTRAIT INÉDIT
DE « VISIONS DE BERGER »

Sous les oliviers dorment les bergers, que
la lune argente. Ou bien c'est le jour?

L'aube vient de naître. Dans la bergerie
tinte une clochette au coeur des brebis.

C'est l'heure charmante où le bélier danse
tournant vers le jour deux pattes tremblantes,

et laisse à son cou baller sa clochette, suivi
des yeux d'or de toutes les têtes.

Bergers endormis, n'entendez vous pas tinter
des clochettes au fond de vos rêves?

Bergers endormis, ne sentez-vous pas danser
votre coeur sous votre manteau?

C'est l'heure où tout danse, la terre et
les eaux — « la nymphe en la source et Pan
dans sa course » —

aux yeux des béliers, aux yeux des brebis,
même aux yeux fermés du pâtre endormi.

Levez-vous, bergers! Les oliviers dansent,
écartant les voiles de l'aube matinale.

Dans la lumineuse buée des vallées, tous
les oliviers dansent les bras levés!

Pour eux quel plaisir de voir sur les
monts les ours et les loups danser vers l'aurore,

puis un sommet rose vivre et s'élancer:
le coeur de l'aurore bat dans un glacier.

Bergers endormis, n'entendez-vous pas,
le long de la haie, sauter les agneaux?

Bergers endormis, ne sentez-vous pas bondir
votre coeur sous votre manteau?

et les oliviers s'élancer encore dans la
lumineuse buée de l'aurore?

Allons, Pluton jappe, et les autres chiens.
La clochette éperle son bruit aérien.

La vie recommence. Les troupeaux, déjà,
ont gravi les sentes... O mélancolie!

Déjà les bergers, les yeux au soleil, regardent
brûler les heures de la vie.

« Pluton, tu sommeilles? Hélas! heureux
chien ». L'homme dort la nuit. Midi. Plus
un bruit,

Et les chiens se couchent, ras dans
l'herbe ardente. Les houlettes tournent
aux mains somnolentes

Un bois d'olivier, tout là-bas, s'endort
au fond d'un val bleu où tremble une
eau d'or.

Il danse une abeille. Et chaque troupeau
tremble de sommeil. — O mélancolie!

Est-ce alors, bergers, que vous sentez
mieux danser votre coeur sous votre
manteau?

Quand le troupeau dort sous l'aile d'une
abeille, tout près du ciel bleu — tout près
du soleil —

le berger qui veille entend dans son
coeur battre tous les coeurs dormants
du troupeau.

Paul Fort.

NOON.

August at noon
Trembled and slept,
And for the joy of it
Angel-clouds wept.

Poppy-bestrewn
Rustled the grain;
Golden and harvest-lit
Under the rain.

Heaven and earth
Mingled as one-
O, the wild joy of it
Under the sun!

Rain in its mirth
Silvered the brake,
And where the minnows flit
Ruffled the lake.

August at noon
Trembled and slept,
And for the joy of it
Angel-clouds wept!

Fred. Bowles.

LE PRINCE ÉTÉ

à F. T. Marinetti.

Voici venir le prince Été.
Ses vassaux portent des cerises
En des corbeilles de feuilles satinées.

Avec Violette et Cydalise,
Qui gourment un ânon pavoisé,
Voici venir le prince Été.

Avec Gilles qui bâille aux corneilles
Et Perrette dont la corbeille
Sur la tête droite est fixée,
Voici venir le prince Été.

Il fait fuir un faon par les branches
Et galope à sa suite. L'avalanche
Des feuilles tendres l'a parsemé
D'étoiles couleur d'espérance.
Parmi les cris, les chants, les danses
Voici venir le prince Été!..

Son doigt chasse le nuage
Qui amoncelle du gris d'orage
En un coin du ciel bleuté.

Son rire déconcerte l'orage
Qui grognonne en sa barbe blanche
Et se baisse ramasser une branche
Pour éviter le prince Été
Et ses regards mi-courroucés.

Jasant, riant et coquetant,
Parmi l'aube fraîche et l'arome éclatant
Des jeunes pousses ensoleillées,
Voici venir le prince Été!...

Gustave Kahn.

DEUXIÈME PARTIE DE LA CHANSON DE JEHANNE D'ARC

(Extrait inédit)

OU JEHANNE PRISONNIÈRE EST CONDUITE A MARGNI

Jehanne songe en regardant la nue.

On l'a lié d'une corde menue,
Faute de chaîne aux anneaux froids et lourds,
Ses nobles bras désarmés pour toujours,
Et comme ils sont croisés sur sa poitrine,
Ayant ainsi forme presque divine,
Elle y croit voir, fut-ce tout juste un peu,
Le saint gibet où l'on cloua son Dieu.
Puis, d'une lâche et brutale poussée,
On l'a sur un bon vieux cheval hissée,
Toute meurtrie en la cotte d'acier,
Non sans avoir aux flancs du vieux coursier
Noué ses pieds avec une autre corde.

Ses pauvres yeux ont dit: Miséricorde!
Dieu le voulant, elle accepte l'affront.
A peine a-t-elle un pli d'angoisse au front,
Dans le tumulte affreux de la pensée,
Sa huque pend autour d'elle, froissée
Comme liane au souffle des autans.
Tout comme la bannière aux plis flottants,
Elle a subi l'outrage de la fange,
Mais rien ne peut éclabousser un ange
Et quel que soit le lieu sombre et damné
Où des démons furieux l'ont traîné,
Tache de boue est sur son chaste voile
Grain de soleil ou poussière d'étoile.

Le bâtard de Waldonne est sans merci
Quasi mourante et garottée ainsi,
Il la ramène à Margni, par des plaines
Que le printemps fleurit de marjolaines,
Car mai triomphe aussi, plus doux vainqueur.
Mais c'est la nuit au ciel comme en son coeur;
L'ombre s'étend sur les fleurs qu'on devine
A leurs parfums épars dans la ravine
Et tremblotant come une larme d'or,
L'astre fait seul un peu de jour encor.
C'est en des bruits coupés de grands silences,
Entre deux rangs d'hommes armés de lances,
Qu'elle s'en va vers les cachots maudits.
Ange innocent chassé du paradis!

Divine enfant! Sublime revoltée
Qui, loin des champs où rit l'aube argentée
Ne verra plus aux barreaux de la tour
Qu'un bout de ciel sur un spectre de jour!
Entre ses cils voilés de songerie,
Juste entr'ouverts, comme quand elle prie;
Elle aperçoit en un brouillard tremblant,
Son doux village avec son clocher blanc,
L'Eglise avec sa sainte Marguerite
Ayant aux doigts une branche bénite,
Le pauvre autel où, dans des temps meilleurs,
Elle tressait des couronnes de fleurs,
Le baptistère où, comme enfant de reine,
Elle eut si belle et tant noble marraine,
Le Bois-chenu recouvrant le côteau
D'un magnifique et verdoyant manteau,
Les monts, les prés, le vieux moulin, la Meuse
Vagabondant sous la rive brumeuse,
La grande route au cliquetant charroi
Qui lui portait nouvelles de son Roi,
Le ruisselet qui se fait voir à peine
Pour séparer Champagne de Lorraine,
L'étable avec sa claie où l'on entend
Manger la vache au poitrail haletant,
Les groseilliers et la fontaine claire,
L'éclat doré de la meule sur l'aire,
L'ombre du hêtre où Mengette dansait
Et là surtout, en un lieu qu'elle sait
Tout aussi bien que ses plans de bataille,
Les quatre murs à l'humble toit de paille,
Où sa pensée évoque tristement
Le père assis devant l'âtre fumant
Sur l'escabeau taillé dans un érable
Le frère aîné, la mère vénérable
Et Catherine au seuil de la maison
Lors elle dit en dolente oraison

Où sont, alas! les cavaliers fidèles
Qui m'entouraient par les forêts tant belles,
Quand je quittai les champs de Vaucouleur?
Bien qu'on ne fut encore au mois des fleurs
Et que l'oiseau n'eut point fait sa nichée,
Ce fut, seigneur, moins dure chevauchée!

Le très vaillant Bertrand de Poulengy
Dont le fanion, fut autrement rougi
Que par le rang de la fraise où des mures,
Jehan de Metz aux solides armures,
Honecourt, peu dispos à reculer,
Julien que nul ne fit jamais trembler,
L'épée au vent ou la dextre à la hanche,
L'archer Richard qui portait sur sa manche
Un javelot ciselé dans l'or fin,
Colet de Vienne, envoyé du Dauphin,
Dont le pourpoint reluisait comme une aube,
Eurent pour moi douceur d'un lever d'aube;
Et maintenant, loin des jolis halliers,
J'ai pour excorte effrontés cavaliers,
Méchants soudards dont le regard oblique
M'achèverait s'il était fer de pique.
Faites, Seigneur, en me tendant la main,
Que je ne tombe au milieu du chemin:
Car il me semble, et je n'en suis coupable,
Que je franchis quelque affreux pont du diable,
Entre deux rangs de vieux demons cornus.

Jehanne et les soudards sont revenus
En des sentiers où tout à l'heure encore
Son étendard flottait au vent sonore.
O douleur! C'est à peine si les vents
Ont effacé sur le terrain mouvants
Le dernier pas de sa bête guerrière
La même brise endort dans la bruyère
Les mêmes nids sous les rameaux anciens
Elle revoit le village où les siens
L'avaient suivie en poussant cris de fête
C'est là pourtant, ô pauvre Jehannette,
Qu'à votre tour et comme mise en croix
Vous connaîtrez pour la première fois
Le pain amer, le vil geolier qui raille,
L'égarement des yeux sur la muraille,
Dans l'effrayant cachot où rien ne luit!

Et les chevaux hennissent dans la nuit.

Clovis Hugues.

La Folie des Maisonnettes

Petit drame de lumières

pour Paul Adam

Les jeunes Maisonnettes du village
sont tristes de prier tous les soirs
sous l'œil morne du Clocher noir!
Elles ont des minois roses
sous leurs toits grisâtres et moroses
et des vertes chevelures pleines de ramages.
Leurs regards frais et purs en debandade
fretillent tels des poissons d'azur
en leurs vitres miroitantes.

Les Maisonnettes lentes voudraient courir
et chanter le long des jours....
Mais, hélas, elles cheminent
de colline en colline, sous la garde sevère
du Clocher millénaire, qui va traînant son pas
cassé de bronze dans la poussière des chemins....
Le noir Clocher rugueux et si longtemps roidi
aux plis tombants des bures granitiques,
veille sur elles, comme un moine en prière,
le vieux Clocher pensif qui les conduit au ciel!

Les Maisonnettes ont des corsages luxueux de feuillage.
Leurs lèvres d'or vermeil tressaillent de sourires:
et ce sont des balcons épanouis
tout brûlants de roses et de soleil!....

Elles s'arrêtent au soir, pour épancher leur âme
nostalgique à Dieu, dans l'ombre des vallées
odorantes, à l'heure où la nuit fraîche et lente
coule au creux des montagnes en fleurs
comme une huile pailletée d'argent....
Les Maisonnettes prient en pensant autre chose,
et leurs yeux voraces de mendiantes affamées
regardent les montagnes glorieuses
comme de sublimes gâteaux dorés!..
Mais, hélas, elles sont pauvres, si pauvres
que jamais ne mordront les cimes savoureuses.

Par un soir trouble, le vieux Clocher perdit la route...
Il ralentit son pas de bronze,
dont la trace s'efface d'echo en écho....
Il s'affaissa vaincu, tenant sa tête lasse
entre ses mains rugueuses, veinulées de lézards,
et sa barbe de mousse balaya le chemin.

L'azur chantait au loin au fond de la vallée,
l'azur fleuri d'espoir sur ces désespérés!..

Les mignonnes Maisonnettes descendirent aussitôt
vers la fraîcheur du fleuve,
agiles, à la file, sous leurs coiffes balancées,
et le fleuve allanguit sa chanson amoureuse,
las d'avoir traîné tout le jour des lumières....

En piétinant leurs robes de feuillage,
elles entrent, toute nues, dans l'eau pleine de ciel;
elles écoutent, voici, un instant bref,
l'onde bruire à leurs genoux de vierges...
Aussitôt, de clairs éclats de rire
fusent dans l'air du soir...
Cependant le Clocher pleurait de désespoir,
dans la pénombre, et des étoiles roulaient
dans sa barbe grisâtre comme des larmes éternelles.

Tout à coup, le Couchant écarlate apparût,
au bout de la vallée, comme un seigneur
vêtu de flamme, sur un cheval d'apothéose!

Les Maisonnettes se tûrent en roulant de gros yeux....
Au loin le beau Couchant passa le fleuve en feu,
et son manteau de pourpre flottait sur la vallée.
Il descendit royalement de sa monture
dont la selle est tressée de rayons assouplis.

Les Maisonnettes nues et voilées
d'un bleu ruissellement,
humèrent dans la brise son haleine incendiaire,
en frémissant de voir leur gorge se roser....

Le Couchant étreignit les belles Maisonnettes
dans l'éblouissement de ses bras d'or....
Il enlaça leurs croupes roses, une à une,
en piétinant leurs robes de verdure.
Elles sentirent des lèvres chaudes
peser sur leurs paupières closes,
et sur les boutons mûrs de leurs seins!
Elles s'alanguirent, une à une, dans le bras du Couchant,
tombant à la renverse, pour mieux offrir
leurs beaux corps crépitants et juteux de désir,
dans leur immense chevelure déployée!.

Triste chacune d'être sitôt délaissée
par l'angoisse affamée d'une bouche divine!
Triste chacune d'avoir vu sa voisine,
jouir fievreusement dans les bras du Couchant!
— « Encore un long baiser, Seigneur! un long baiser!
« Car je veux mourir... si lentement mourir,
« dans la brûlure humide de tes lèvres!
Cependant le Clocher grisé de desespoir,
affaissé sous l'énorme cagoule de ténèbres,
sanglotait... et ses larmes d'ombre colossale
tombaient dans le grand fleuve, avec un son lugubre.

Ce fut alors que le Couchant casqué de feu,
se rua pesamment sur leurs corps nus,
défoncant et broyant leurs croupes violettes!
Le Couchant écrasa tout le village,
sous ses puissants genoux ensanglantés;
puis redressant sa taille majestueuse,
d'un beau geste insolent,
jeta de l'or sur les cadavres....
et s'en alla, vers les montagnes, à grands pas,
pour mordre aux lèvres pures — là-bas, qui tremblent —
des Étoiles!

F. T. Marinetti.

Antologia di Poeti

Lungo la verde mia redola,
fra'l tremolare dei salici,
il libro cade sui fiori.

La viva brezza le pagine
svolge e accarezza con fragile
susurro tra' lievi odori.

Baci leggeri d'anenomi
sui versi-fiori dell'anime
che dileguarono via

dietro lasciando un'argentea
trama di sogni fuggevole
come una pallida scia.

Di tanti cuori ebbri d'impeto
null'altro resta che un labile
soffio; parole nel vento:

di tanti e tanti quell'unica
parola alata che dissero
in un divino momento.

L'altre per sempre vanirono
— credute eterne — in un attimo,
simili ad aliti vani.

Oh noi felici, se i battiti
del nostro cuore tramandino
sola una strofa ai lontani!

Angiolo Orvieto.

ROMANCES

I

La brise a passé dans les branches
Ma mie a trompé mon amour —
L'oiseau fuit vers un nouveau jour
Les vagues sur la mer sont blanches.

Les corbeaux suivront les colombes
— Ma mie a trompé mon amour —
Fleurs et fruits vont choir tour à tour,
J'entends là-bas creuser des tombes.

C'en est fini de ma jeunesse
— Ma mie a trompé mon amour —
C'est la neige sur le labour
Dont je crains que rien ne renaisse.

II.

Hélas! j'ai perdu le soleil
Avec l'amour de ma compagne
Qui me sera de bon conseil?
— Oh! l'orage sur la montagne!

La pluie est déjà sur mes mains,
Le vent me poursuit et me gagne
Je suis le fou par les chemins.
— Oh! la foudre sur la montagne!

Qui rendra la paix à mon coeur
Et les moissons à la campagne?
Amour, je t'appelle et j'ai peur!
— Oh! le soleil sur la montagne!

III.

J'ai vu ce matin trois colombes
Passer dans le ciel violet.
Beaux enfants, portez sur trois tombes
La rose, le lys et l'œillet.

Toi, qui seras le plus beau, donne
L'oeillet à l'amante d'un jour,
Le lys à celle qui fut bonne
Et la rose à mon seul amour.

Puis retourne danser la ronde
Sur la route, et ne reviens pas:
Aucun bonheur ne dure au monde
Plus que la trace de tes pas.

IV.

Le vent souffle sur la falaise,
Les fleurs tombent dans le verger.
Pourquoi donc en moi ce malaise
Et ce désir de m'affliger?

C'est sans raison que je soupire.
La terre est comme un lit d'amour
Toute la mer est un sourire.
Qu'es-tu plus triste que le jour?

Ah! demandez au vent qui passe,
Au printemps qui meurt dans ses fleurs,
Et laissez à ceux que tout lasse
Le bonheur secret de leurs pleurs.

Stuart Merrill.

ERIS ET EROS

Sul colle m'aspettano i faggi,
in queto concilio, ospitanti
le tremule danze dei raggi,

il cor mio raggiante di canti
e i canti di chiare fontane.
Sfolgoran esse diamanti

ch'esaltano me, senza pane,
a cingerti, o Musa, tu ridi,
le più favolose collane.

O guizzi di rondini, o stridi
lassù continui di falchi!
In corsa, lassù ch'io ti guidi

Ai fidi giacigli, ch'io calchi,
con te fra le braccia, i trifogli
e i dumi intricati scavalchi!

Le trecce tue fitte disciogli,
avvolgimi nella lor notte
selvaggia, la vista mi togli.

Io so per qual via m'han condotte
del cielo, altre volte, io vedea
stelle scaturire, interrotte

da sùbita luce febea;
tale su l'oro di frammenti
nietzschiani ingemmasi l'idea!

Non s'apre il tuo petto, se i venti
c'investono, a un ampio respiro
di mare? Vagare non senti

nell'immacolato zaffiro
e perdersi a volo la balda
tua anima, che un breve giro

invano d'arterie rinsalda?
La vita non m'afflui mai
più celere ai polsi e p[illegible] calda,

rendendomi i muscoli gai
la tua trionfale conquista,
che fin da fanciullo agognai.

Or eccoci aperto alla vista
il nostro immortale volume:
e nessun solo lo contrista.

Silenzi infiniti! Un barlume
non vedi vacillar di sole,
là, sopra l'argento del fiume?

Dimmi le divine parole,
or che la mia bocca il contatto
col fior della tua bocca vuole!

Da un atomo un atomo è attratto
e tutto avvincendo al suo core
la Terra con ritmico patto

pur lieta soggiace al fulgore
de' pianeti e l'acque diffonde,
protese sue forme all'amore.

Intorno qui abbiam le feconde
calme voluttà delle cose,
che un cosmico abbraccio confonde.

Ma il mio panteismo compose
una fantasia che svanisce
lenta, come aroma di rose.

Su carte le livide strisce
dell'arsa lampada repugno,
meduse aggelanti bisce

nell'alba, quando invano oppugno
il sonno, frodator sottile:
e nulla io strinsi nel mio pugno!

Entra a fresche ondate l'aprile
in questo carcere, ove inguri[illegible]
un carcere ancora più vile.

Tu, che sei l'eterno augurio
di fede, l'amante ond'io esulto,
mutami in un mondo il tugurio

come per un potere occulto
e i rari tesori disserra
da un'intelligenza in tumulto!

Non indovino che, a tratti, erra
ne' tuoi magnetici occhi neri
tutto il dolore della terra?

Sì, te seguirò pe' senti[illegible]
vecchi, diletti ai rochi aedi,
quando sfumeranno gli alteri

sogni che la ragion, vedi,
ci danno della gioventù,
incarnassi la torva lady

Macbeth suadentem, un più
tetro vagabondo martir
nell'ombra, ovvero la virtù

della pia figlia di re Lear...

Vitaliano Ponti.

NI CE SOIR

Ni ce soir, ni demain, ni plus tard, ni jamais
Je ne serais la même.
C'est fini ce plaisir, ce deuil où tu n'aimais
Que moi, la très extrême.

Toujours au fond du coeur et pour le monde entier
Je demeure excessive,
Je sais encor jouir et me tordre et crier
Sur tout ce qui m'arrive.

Je sais lever les bras et retomber encor
Aux plis de mon ivresse
Et pleurer si le soir a moins d'arome et d'or
Pour vêtir sa tendresse.

Je sais de quelle voix dire au tombeau: « je suis
Une triste poussière,
Dans mes jours les plus chauds je compte sur vos nuits
De froideur et de pierre! »

Par les jardins peuplés de sources et d'odeurs
Et que la lune arrose,
Je sais attendre avec les deux mains sur mon coeur
Quelque ineffable chose.

Je sais trouver au bord de tout ce qui me plaît
Une mélancolie,
Je sais que je vivrais ma peine et mon regret
Tout le long de ma vie.

Mais ce souci m'a prise et ne me quitte plus
Pas même un seconde.
Le besoin de jeter mes sens irrésolus
Dans la douleur du monde.

Le besoin qui me jette ainsi qu'un tourbillon
De pluie et de rosée
Vers la cime où le soir la belle Passion
Palpite extenuée.

Je ne veux plus de rien, ni de toi, ni de nous,
Je vais sous les orages
Voir comment la chaleur de ses tristes genoux
Dévore les visages.

Et je mettrai ma bouche entre ses doigts crispés
Par tant de violence
Que j'y boirai le suc des jours qu'elle a trempés
Dans sa Magnificence.

Hélène Vacaresco.

FOCHI MONTANI

l *Camposanto* è a soqquadro. Il suo becchino deve avere alzato il gomito.

« Destati — gli dicemmo noi — brutta copia del *Marzocco.* » E quello, a capo basso, come un becco, dà ora cornate a ogni cosa. Perfino alla bellezza intangibile dei versi da noi pubblicati! Perfino alla grammatica, sulla quale s'era addormentato.

Non c'è dunque rimedio per lui: o dorme o fa il rompicollo!

Anche il buon Pastonchi ha perso la pazienza ed ha piantato in asso il Vaccarino.

E voi, messere Streglio, che aspettate? Cavatevi le mani di tasca.... E giù, una buona *stregliata!*...

⁂

Per la ristrettezza del tempo e la fretta di uscire adempiendo agli obblighi assunti col pubblico, nella lirica di Henri de Régnier, sfuggirono al correttore alcuni errori che qui rettifichiamo chiedendo venia all'illustre autore e ai lettori: *Sandales* in luogo di *sandalos* — XVIII in luogo di XIII — *s'ouvre* invece di *saille* — *les riches soleils* invece di *riches* — *et vos* invece di *et ces* — *voiles* invece di *socles* — *vous* invece di *nous* — *vos* invece di *ses*.

⁂

Copiamo a volo la seguente definizione della poesia che un critico regala ai lettori di un importante giornale letterario italiano:

« La poesia è *una comunione viva e fresca* con tutti i fenomeni della natura, con tutti i mutevoli aspetti del paesaggio, un *senso religioso ed augusto della solidarietà umana,* un *irrompere* ardente di gagliardi spiriti vitali, una *fosforescenza* (attenti!) *tumultuosa* di ritmi e di imagini! »

Finalmente ecco un critico che può chiamarsi.... *poeta!*

⁂

Avviso utile:

È uscita la seconda edizione del *Rimario della lingua italiana* di Giuseppe Giovannelli.

Si concedono riduzioni sul prezzo ai seminaristi.

⁂

La *Pall Mall Gazette,* il giorno dopo gli eccidî di Pietroburgo, pubblicò un mirabile sonetto di Charles Swinburne. Eccone una traduzione del nostro F. T. Marinetti.

Czar Louis XVI.

(Sonnet de Charles Swinburne).

Le tyran souriait en évoquant la paix future, — sourire débonnaire et mains rougies de sang. — Le tyran se cachait voyant au loin tous ses esclaves joncher de leurs cadavres les routes de l'empire, les bras figés pour acclamer leur Tsar!.

Et maintenant voilà sa triste nudité éclaboussée de larmes et de massacre, rampe d'effroi et se blottit derrière la horde infame du meurtre légitime, car le Tsar n'attend pas l'ennemi d'un pied ferme.

La tyrannie, sanguinolente Étoile, écartelle sa face de minuit funéraire et stigmatise son front haineux! La tyrannie, sanguinolente Étoile qui chancelle au bord du gouffre où la mort éternelle n'accorde point de trêve aux assassins menteurs.

Puis donc, lâche empereur, puisqu'il en est temps encore, sauve encore une fois ton souffle exténué qu'étrangle la terreur! — Si la Justice est juste, oh! ce n'est point la mort de ton aïeul qui tranchera ton existence, mais c'est plutôt d'une sentence laconique, sans crime et sans horreur, que tu mourras!

⁂

Nel medaglione che consacreremo prossimamente a Francis Viélé Griffin, lo squisito poeta della *Chevauchée d'Yeldis,* ci occuperemo specialmente dell'*Amour sacré,* l'ultimo volume di questo autore, testè apparso nella *Bibliothèque de l'Occident,* in elegantissima edizione. — Additiamo intanto ai nostri lettori questo libro, che è senza dubbio una delle più ammirabili raccolte di versi che siano apparse in Francia in questi ultimi anni, e che contiene due veri capilavori: *Sainte Dominante de Braga* e *Sainte Marguerite de Cortone.*

⁂

È stato pubblicato in questi giorni *De profundis,* opera postuma di Oscar Wilde, la quale si può dire contenga il testamento filosofico del grande poeta e sintetizzi la sua ultima concezione della estetica, considerata come unica legge morale. — L'importantissimo libro contiene pagine meravigliose per profondità di pensiero, splendore d'immagini, limpidezza di stile.

⁂

Sul tema del *Filottete* sofocleo Romolo Quaglino ha composto versi di ammirevole eleganza. Escono ora raccolti in volume. Se non sarà facile a' lettori di corta educazione ellenica seguire nell'intimo il componimento del Quaglino, — in cui la sofferenza dell'eroe, Prometeo secondo del patimento umano, forma un bel contrasto con la lealtà di Neottolemo e la scaltrezza di Ulisse, — ognuno al certo potrà essere dilettato dall'armonia di questi versi musicali e ben costrutti, che pongono il Quaglino tra' più eleganti poeti nostri.

GALE E FANFARE

Togliamo dalla *Petite République* di Parigi:

« D'une véhémence tragique, avec des cris éperdus de révolte et d'espoir dans une forme somptueuse, tourmentée, se deroulent les poèmes lyriques de F. T. Marinetti. Tour à tour sombre, amer, éclatant et magnifique, le poète de *Destruction*, sur des rythmes libres, en dehors de toute prosodie, et de toutes les règles acceptées, se fiant à son seul instinct de la phrase armonique, célèbre les amours d'une sensualité chaude comme un coloris vénitien, chante les vagues mystérieuses et rédoutables de la mer, les bondissements d'un coeur en délire et le vertiges d'un esprit inquiet.

O Mer, mon âme est puérile et demande un jouet
Donne-lui tes barques lourdes et pansues
Qui processionnent, tels des prêtres chamarrés,
Portant très haut leur mât, comme une hampe
Où palpite un étendard carré de pourpre
Tout gonflé d'or solaire!...
Pour amuser mon âme, o Mer, pour l'amuser!..

La suite de poèmes que contient *Destruction* est d'une singulière force verbale, d'une éloquence crispée, ivre de passion et de nostalgiques désirs ».

LOUIS LUMET.

Lege sive incènde

G. Pascoli. — *Poemi conviviali.* — Bologna; Zanichelli.

A. De Bosis. — *Liriche.* — Roma; pr. l'Autore.

Fagus. — *Ixion;* poème. — Paris; Editions de « La plume ».

Éphraïm Mikhaël. — *Oeuvres.* — Paris; Lemerre.

E. Pilon. — *La Maison d'exil.* — Paris; Editions du « Mercure de France ».

A. Catapano. — *Interludio;* sonetti esametrici. — Napoli; Melfi e Joele, tip.

G. Brunati. — *Sofonisba;* poema tragico. — Venezia, presso F. Visentini.

Terésah. — *Nova lyrica.* — Torino; Roux e Viarengo.

G. Melzi d'Eril. — *Da la vita e dal sogno.* — Bergamo; Istituto italiano d'arti grafiche.

Angelo Jori. — *Nuove poesie.* — Reggio Emilia; Tip. G. Bertani.

Francesco Chiesa. — *La reggia.* — Milano; Baldini e Castoldi.

Carlo Zangarini. — *Catullo.* — *Il conte di Pancalieri;* drammi in versi. — Torino-Roma; Roux e Viarengo.

Vittoria Aganoor. — *Isaia.* — *Castel di Zòcco.* — Roma; « Nuova Antologia ».

A. Mockel. — *Clartés.* — Paris; « Mercure de France ».

A. S. Novaro. — *La traversata.* — Roma; « Nuova Antologia ».

Marcel Clavié. — *La passante d'un soir de neige;* poème. — Paris; Editions de « L'oeuvre d'art international ».

Léon Riotor. — *Le sage empereur;* poème légendaire. — Paris; « Mercure de France. »

J. Mariel. — *Parfums.* — Paris; Bib. int. d'éditions, E. Sansot et C.ie.

Fred. G. Bowles. — *Songs of Yesterday.* — London; The sign of the Unicorn.

Léon Dierx. — *Oeuvres complètes.* — Paris; Lemerre.

John Todhunter. — *Sounds and sweet airs.* London; Elkin Mowaths.

Antonio Cippico. — *Al vento maestrale.* — Trad. da F. Nietzsche. — Roma; « Nuova Antologia ».

Abdullah Djevdet bey. — *La Lyre Turque.* — Paris; Thomas.

J. de la Jaline. — *Tourmentes.* — Paris; Lemerre.

René L'Esprit. — *Ferveurs et incroyances.* — Paris; Bib. int. d'édition, E. Sansot et C.ie.

O. Calemard de La Fayette. — *Le rêve des Jours.* — Paris; Bib. int. d'édition, E. Sansot et C.ie.

E. Ducoté. — *La prairie en fleurs.* — Paris; « Mercure de France ».

P. De Bouchaud. — *Les heures de la muse.* — Paris; Lemerre.

Paul Fort. — *Le roman de Louis XI;* ballades. — Paris; « Mercure de France ».

Amédée Prouvost. — *Le poème du travail et du rêve.* — Edition du *Beffroi*, Lille.

Luigi Sanvitale. — *Scola di vita*, canzone. — *Memorie e Auspici*, canzone.

Paolo da Venezia. — *Dal Calendario.*

Un Ignoto. — *I lamenti di un ignoto.* — Firenze; Successori Le Monnier.

Beatrice De Ghilberti. — *Fiori di bosco.* — Palermo; G. Pedone Lauriel.

Roger Allard. — *La Divine Aventure.* — Lille; Edition du *Beffroi*.

Anita R. Cavalieri. — *Sguardi alla Vita.* — Bologna; Zanichelli.

Aldo Maggioni. — *I canti della morte.* — Torino; Streglio.

Emile Verhaeren. — *Les Forces tumultueuses.* — Paris; « Mercure de France ».

Francis Vielé-Griffin. — *L'Amour Sacré.* — Paris; Bibliothèque de l'Occident.

L'Amministrazione di **POESIA** non invia numeri di saggio se non contro pagamento anticipato di L. 1 per l'Italia e di L. 1.50 per l'Estero.

L'abbonamento annuo costa in Italia L. 10 e all'Estero L. 15.

L'Administration de **POESIA** n'envoie de numeros spécimens que contre le payement anticipé de 1 fr. en Italie e 1 fr. 50 à l'Etranger.

L'abonnement annuel pour l'Italie est de 10 fr. et pour l'Etranger de 15 fr.

LA COMTESSE DE NOAILLES

Voici tout d'abord une verité acquise: presque tous les grands poëtes des siècles passés gisent aujourd'hui ensevelis sous les oeuvres amoncelées de leurs critiques.

Combien pouvons-nous compter d'esprits créateurs dont la voix immortelle ne soit pas couverte par le grignottement fastidieux des tarets littéraires, qui s'éternise à travers les âges?.... Le Dante seul a vaincu et dérouté ses commentateurs infatigables, renversant leurs colossales bibliothèques explicatives: autant de digues et d'écluses vainement opposées à la plénitude véhémente de son génie. Si bien que son oeuvre glorieuse nous donne encore l'éblouissement d'un immense estuaire ensoleillé.

Je méprise donc les grimaces crispées de tous les écrivassiers myopes qui pataugent, en comptant sur les vingt doigts de leurs pattes les battements frénétiques des grandes Ailes inspirées!

Je méprise les compas de la critique, ses formules de chimie, son outillage chirurgical, et je pense que l'on ne peut guère parler d'un grand poète qu'en s'efforçant de chanter un peu comme lui.

Essayez donc de synthétiser, si vous le pouvez, en de sèches définitions, le génie multiforme, vibrant et visionnaire de Madame de Noailles; sa sensualité dechirée crépitante et suave; la charnelle mollesse de son style oriental; ses somnolentes rêveries chargées d'aromes violets.... si pénétrants que j'évoque — à les respirer, les yeux mi-clos — un rêve de terrasses bariolées sur la mer Africaine, des tam-tams précipités de nègres au grand rire éclaboussant de joie, et des chansons mourant sur un golfe de soie bleuâtre parmi l'extase d'un vaste soir d'été.

Mais je conclus pour les lecteurs méticuleux, en constatant que de toutes les poëtesses, Madame de Noailles est celle qui nous a mieux revélé, sans vantardise, l'essence mystérieuse impénétrable et perverse de la chair et des nerfs féminins.

Avec un goût à la fois sauvage et raffiné, elle a su déshabiller violemment d'un geste, les sensations spasmodiques et les idées troublantes de son âme, jusqu'à les faire crier de pudeur comme des baigneuses mi-nues, que l'on surprend du haut d'une falaise.

J'ajouterai que dans *La Nouvelle Espérance*, dans *Le Visage émerveillé*, aussi bien que dans le poëmes du *Coeur Innombrable*, son art complexe, symphonique et wagnérien se rattache à la grande école symboliste, tout en demeurant foncièrement original et inventé.

F. T. M.

Nei prossimi fascicoli pubblicheremo i medaglioni di G. Marradi, Gustave Kahn, Henry de Régnier, A. Colautti, A. C. Swinburne, E. Verhaeren, F. Vielé Griffin, Stuart Merrill, Paul Fort.

Parma, 1905 — Tip. Commerciale di Redaelli Pietro.

Calinosi Alfredo, *gerente responsabile.*